



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009

Varia

La Méditerranée antique entre « culture classique » et « cultures périphériques » : problèmes de terminologie

Amandine Declercq



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/720>

DOI : 10.4000/anabases.720

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 237-242

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Amandine Declercq, « La Méditerranée antique entre « culture classique » et « cultures périphériques » : problèmes de terminologie », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/720> ; DOI : 10.4000/anabases.720

© Anabases

La Méditerranée antique entre « culture classique » et « cultures périphériques » : problèmes de terminologie¹

AMANDINE DECLERCQ

LA MÉDITERRANÉE D'UNE RIVE À L'AUTRE : culture classique et cultures périphériques est issu de la publication des actes du XVII^e colloque de la villa Kérylos, tenu en octobre 2006 à Beaulieu-sur-Mer (Provence), dans l'enceinte de la demeure d'inspiration hellénique conçue par l'archéologue Théodore Reinach et l'architecte Emmanuel Pontremoli au tout début du xx^e siècle. L'ouvrage comprend – outre une allocution d'ouverture, une présentation et un bref bilan du colloque – quinze contributions traitant de différents aspects de l'influence des civilisations grecque et latine sur les cultures méridionales et orientales du bassin méditerranéen antique. Il est également question, dans une moindre mesure, de la pénétration de traditions africaines et syro-anatoliennes au cœur du monde gréco-latin – à Rome, en particulier. L'intervention d'Hélène Carrère d'Encausse (p. 1-8) dépasse toutefois le cadre spatial et temporel de la thématique annoncée en incluant la Russie des Lumières dans l'aire méditerranéenne, selon la perspective – formulée par Fernand Braudel – d'une Moscou considérée, après Constantinople, comme « la troisième Rome ». L'auteur traite de l'ambition nourrie par Catherine II de Russie – intronisée en 1762 – d'annexer les détroits du Bosphore et des Dardanelles, afin de restaurer le monde hellénique orthodoxe déchu par son puissant rival, l'empire ottoman, lors de l'avènement d'Istanbul en 1453.

¹ À propos de A. LARONDE et J. LECLANT (éd.), *La Méditerranée d'une rive à l'autre : culture classique et cultures périphériques*, actes du XVII^e colloque de la villa Kérylos (Beaulieu-sur-Mer, 20-21 octobre 2006), Cahiers de la villa "Kérylos" n° 18, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, diffusion De Boccard, 2007, 301 p., 25 euros.

Les articles suivants peuvent être distingués par aires géographiques : Orient, Afrique. Thierry Petit propose d'abord une analyse des « aspects de l'hellénisme » aux ^v^e et ^{iv}^e siècles avant J.-C. dans les marges occidentales de l'empire perse – en particulier en Asie mineure, en Phénicie et à Chypre – à travers l'étude des arts plastiques, de l'idéologie et des mœurs (p. 9-32). L'art gréco-perse, les mythes de fondation de cités et la diffusion de la *paideia* grecque témoignent, selon l'auteur, de l'adoption « délibérée et assez massive » (p. 9) de traits de civilisation hellène par les élites non grecques du Proche-Orient, ainsi que de l'existence, par un phénomène d'« uniformisation culturelle et linguistique » – l'idée est discutable –, d'une « *koinè* autant idéologique, mythographique, culturelle que stylistique », sur les rives levantines de la Méditerranée dès l'époque classique (p. 27). Jean-Marie Dentzer s'intéresse ensuite, par le biais des sources archéologiques, à l'influence des « modèles classiques » (p. 33) sur le cadre de la vie urbaine en Syrie du Sud entre les époques hellénistique et byzantine (p. 33-78). Le dossier – dense – ne restreint pas la perspective aux processus d'« hellénisation » et de « romanisation » de l'urbanisme de la Syrie basaltique : les productions particulières de l'aire considérée sont étudiées comme telles, et c'est à partir de ce substrat spécifique que sont abordées – de manière plurivoque – les questions d'emprunts, d'influences, d'idéologies politiques et culturelles, telles qu'elles sont perceptibles à travers les restructurations et les aménagements urbains successifs mis au jour sur les sites fouillés.

L'intervention de Catherine Dobias-Lalou – focalisée sur la rive Sud de la Méditerranée – analyse, à l'aide d'une documentation complexe et lacunaire, l'implantation et les évolutions – très différentes selon les régions – des dialectes helléniques sur les côtes libyennes et égyptiennes (p. 79-94). La nature des corpus sollicités est ici particulièrement épineuse. Les dialectes grecs, essentiellement parlés, sont par exemple sous-représentés parmi les sources par rapport à la *koinè*, adoptée comme langue administrative. Plus insaisissable encore, la langue libyque ne transparaît que par bribes – faute de vestiges des écrits autochtones – à travers ces dialectes grecs d'Afrique du Nord. Les problématiques formulées concernant la diversité linguistique du « concept abstrait » (p. 79) qu'est *le grec*, ainsi que la conscience, chez les anciens Grecs et les populations hellénisées, de différents niveaux de langages encore mal connus par les modernes est fondamentale.

Dans « Athènes et Cyrène » (p. 95-104), André Laronde présente les relations intellectuelles et artistiques des cités grecque et libyenne aux époques classique et hellénistique, en particulier dans les domaines de la sculpture et de la philosophie. L'auteur expose notamment les liens entretenus par les intellectuels de Cyrénaïque avec l'école socratique en développant l'idée d'une « conception méditerranéenne » (p. 99) de l'activité philosophique. Une conception méditerranéenne pourtant centrée sur Athènes, « seule » – jusqu'à la domination macédonienne de l'Attique et la fondation d'Alexandrie – « en mesure de former les esprits des élites aristocratiques libyennes » soucieuses, selon A. Laronde, de « revenir chez elles avec un bagage qui les aidait à tenir leur rang » (p. 102). Jean-Jacques Maffre propose ensuite un état de la recherche concernant l'importation et la production de céramiques grecques en Afrique (p. 105-125).

Cet inventaire bibliographique et archéologique confirme l'exportation de terres cuites helléniques dès la haute époque archaïque sur le pourtour méditerranéen et met en lumière, pour la côte africaine, la prépondérance de la Cyrénaïque qui se distingue – avant Carthage et l'Égypte – comme le plus grand importateur de vaisselle grecque. L'intervention d'Alexandre Avram consiste en une approche prosopographique des relations entre l'Égypte lagide et la mer Noire (p. 127-153). L'étude de la circulation des individus entre Alexandrie et le Pont à l'époque hellénistique révèle la disproportion entre une large majorité de ressortissants Pontiques émigrés vers la capitale lagide et une très faible minorité de ressortissants Égyptiens rendus en mer Noire. Les conclusions de l'auteur portent sur la nature de ces migrations, essentiellement motivées par les perspectives liées au mercenariat ainsi que par l'attrait des écoles alexandrines. Les migrations commerciales entre les deux rives de la Méditerranée – le transit des marchandises étant probablement assuré par les Rhodiens – ne sont, de fait, pratiquement pas représentées.

Toujours dans une perspective Nord-Sud – selon une progression chronologique – Jehan Desanges dresse une revue des « aspects de l'hellénisme » en Afrique du Nord jusqu'à l'Antiquité tardive (p. 167-184). L'auteur s'intéresse essentiellement, après C. Dobias-Lalou, à la diffusion de la langue grecque – illustrée tant par un « bilinguisme du pauvre » que par la « culture bilingue des élites » (p. 184) – ainsi qu'à l'adoption, par certains éléments néo-phéniciens, numides et maures, d'un mode de vie hellénique ou d'usages de cour hellénistiques – l'hellénisation des cours ayant servi de « médiation à l'intégration dans l'Empire romain » (p. 174). La place du grec et de la culture grecque parmi les sodalités de l'Afrique romaine au début de l'ère chrétienne est ensuite étudiée par Azedine Beschaouch (p. 185-199). L'auteur définit d'abord le développement des milieux sodaliens en tant que « phénomène social » (p. 185) caractérisant les provinces africo-romaines sous l'Empire, puis il montre dans quelle mesure les vestiges épigraphiques et archéologiques – l'approche est en l'occurrence essentiellement onomastique et iconographique – témoignent de la connaissance, parmi les représentants des sodalités, de la grammaire, de la rhétorique et de la littérature grecques. Enfin, Nathalie de Chaisemartin traite du commerce des sculptures dans l'Empire romain, en particulier des échanges artistiques entre les ateliers d'Aphrodisias, en Asie mineure, et ceux de la côte africaine (p. 201-229). La part importante des œuvres sculptées dans du marbre micrasiatique aujourd'hui conservées dans les musées d'Afrique du Nord indique, selon l'auteur, que l'essor des cités africaines à l'époque impériale aurait incité les artisans d'Asie mineure à concurrencer les ateliers néo-attiques en fournissant à des conditions intéressantes les villes nouvelles de l'*Africa romana*, notamment dans les domaines de l'imagerie impériale et religieuse, de l'équipement urbain – temples, *fora*, thermes, monuments de spectacle –, mais aussi de la statuaire décorative destinée à l'habitat privé.

Deux interventions, respectivement proposées par Gilles Dorival et Mireille Habas-Lebel, traitent, après la partie africaine, de la place de la langue et de la culture grecques parmi les communautés juives à partir de l'ère hellénistique. L'analyse, par G. Dorival (p. 155-166), des principaux termes grecs du lexique de l'hellénisme et du

judaïsme – tels « *hellênizein* », « *barbarizein* », « *ioudaizein* », « *aphellênizein* » – met en lumière les divergences sémantiques des deux familles de mots, qui ne s'avèrent pas totalement symétriques. Un rappel historiographique concernant l'étude de la diffusion du « modèle grec » (p. 158) dans le monde méditerranéen, depuis Johann Gustav Droysen jusqu'à Maurice Sartre, illustre en outre la difficulté, pour les historiens modernes, de déterminer les « critères incontestables de l'hellénisme » (p. 159). La dernière partie de l'article est consacrée aux problèmes de traduction de la *Septante* – traductions « *ad litteram* » ou « *ad sensum* » –, dans une perspective dialectique entre « adaptation à l'hellénisme et fidélité au judaïsme » (p. 160 *sq.*). Mireille Habas-Lebel examine quant à elle la connaissance du grec en milieu juif entre le III^e siècle avant J.-C. et le IV^e siècle après J.-C. – l'auteur prolonge en réalité son enquête jusqu'au IX^e siècle –, en rappelant que si l'on a souvent évoqué une opposition entre Athènes et Jérusalem, cette opposition n'a du moins pas concerné le domaine linguistique (p. 231-242). La perspective développée par l'auteur est celle d'une pénétration croissante du grec en milieu juif jusqu'au début du II^e siècle après J.-C. – dans l'ensemble du bassin méditerranéen, quoique plus particulièrement en Égypte et en Judée –, puis d'un déclin de la pratique de la langue hellénique, tant en Judée que parmi la diaspora, entre le VI^e et le IX^e siècle après J.-C.

Les dernières interventions se démarquent des précédentes en proposant un angle de vue allant de la « périphérie » vers le « centre » – tels qu'ils sont ici postulés. Nicole Belayche étudie notamment l'évolution de l'identité et des pratiques religieuses des immigrants orientaux à Rome et en Campanie (p. 243-260). En développant la notion anthropologique d'« altérité incluse » (p. 245), l'auteur montre que « l'intégration des étrangers » sur le sol latin ne peut être définie par un simple processus – d'ailleurs controversé – de « romanisation » (p. 245). De fait, le pouvoir romain respectait la fidélité aux *patria* de ces étrangers qui s'adaptaient alors, en public – les pratiques intra-communautaires restant plus traditionnelles –, aux « modes d'expression de la société d'accueil » (p. 260) en adoptant par exemple la langue latine et certaines formes religieuses romaines – telle la relation votive – sans pour autant abandonner leurs traditions ni le culte de leurs divinités. Laurent Bricault traite enfin de la diffusion du culte de la déesse égyptienne Isis – personnifiant initialement le trône royal – sur les rives de la Méditerranée antique (p. 261-269). L'auteur présente de manière synoptique, dans un premier temps, l'essor du culte d'Isis en Égypte au cours du premier I^{er} avant J.-C., selon un processus hénothéiste qui aboutit à la création d'une « puissance cosmique omnipotente » (p. 261), puis, dans un second temps, la diffusion des cultes isiaques hors d'Égypte – favorisée par la fondation d'Alexandrie et la prise du pouvoir par les Ptolémées – ainsi que la constitution d'une Isis « gréco-égyptienne » (p. 261, 263), dont les nouvelles fonctions et représentations sont attestées par les sources, parallèlement à d'autres vestiges témoignant de la perpétuation de thèmes isiaques plus anciens.

En guise d'épilogue, une dernière communication de Jean Baechler, intitulée « La Méditerranée: trait d'union ou barrière? » (p. 271-283), réfute l'image d'une mer généralement décrite comme un espace de communication et d'échange pour soutenir le postulat volontairement « hétérodoxe » (p. 271) d'un bassin méditerranéen défini comme un lieu de « fermeture naturelle et normale » ou comme un « obstacle naturel » (p. 271) à la communication entre trois grandes zones – Asie Antérieure, Afrique, Europe – qu'il nomme « plaques continentales » (p. 272), en référence à la tectonique des plaques géologiques. Chacune de ces plaques, dont l'individualité aurait été esquissée dès le paléolithique supérieur puis précisée au néolithique, aurait évolué pour l'essentiel « de manière endogène, sous la pression de contraintes et de facteurs propres » (p. 273), la Méditerranée jouant entre elles le simple rôle d'une « frontière commune » (p. 272) plutôt que celui d'une « synapse » (p. 271, 275), selon un terme emprunté aux neurosciences. L'auteur distingue en revanche la constitution, en marge de ces trois plaques, d'une « aire culturelle méditerranéenne » qualifiée de « zone centrifuge par rapport à elle-même » (p. 278).

Au final, malgré la qualité des interventions, l'intitulé et l'argumentaire du colloque laissent transparaître un problème de fond. L'expression « culture classique et cultures périphériques » fait écho – Jean-Marie Dentzer le rappelle pertinemment (p. 33) – au titre du VIII^e Congrès international d'archéologie classique, réuni à Paris en 1963 autour du thème: *Le rayonnement des civilisations grecques et romaines sur les cultures périphériques* (Paris, 1965). Choisir d'aborder, en 2006, les notions – combien délicates – de « culture classique » et de « cultures périphériques » ne pouvait donc qu'être un projet ambitieux, visant à renouveler, en usant d'un titre résolument suranné, un sujet largement enrichi par près de cinquante années d'historiographie moderne – depuis la parution du livre d'Arnaldo Momigliano *Alien Wisdom* (1976; trad. fr.: *Sagesses barbares*, 1979). Or nonobstant les réserves concernant une quelconque perspective « provincialiste » (p. XIV), les syntagmes employés ne sont nulle part définis. Si l'expression « culture classique » peut évoquer, au sens large, l'Antiquité gréco-latine, quelle signification lui attribuer lorsqu'on la dissocie des cultures dites « périphériques »? S'agit-il, au sens strict, de l'Athènes des V^e et IV^e siècles avant J.-C. ou de la Rome précoloniale? Athènes et Rome n'ont pourtant pas été les seuls foyers culturels des mondes grec et latin: Alexandrie, Trébizonde et Volubilis ont elles aussi participé, à un moment de leur histoire, de la définition et de l'évolution des notions d'« hellénisme » et de « romanité » telles qu'elles sont employées – et discutées – par les modernes. Comment, en outre, parler de « cultures périphériques » si ce n'est en adoptant de manière implicite un postulat ethnocentré évoquant la dichotomie Grecs-Barbares et tout ce qu'elle présuppose? Comment dès lors ne pas contribuer à forger une représentation de l'Antiquité gréco-latine que Marcel Detienne appelle « les usages publics de la Grèce et de l'homme grec » (séminaire EHESS Toulouse, avril 2009), dont « nous » – Européens? – serions les héritiers? Autant de réflexions qui n'altèrent pas la valeur scientifique des dossiers présentés,

mais qui auraient pu contribuer à approfondir véritablement les notions d'influences, d'échanges, de transmission et de transferts, en appréhendant hellénisme et romanité comme l'une des composantes culturelles des populations du pourtour méditerranéen antique, riches d'un héritage issu de la combinaison de facteurs complexes, multipolaires.

Amandine DECLERCQ

Université de Toulouse (UTM)

Pavillon de la Recherche

PLH-ERASME

5, allées Antonio-Machado

31058 Toulouse Cedex 9

mailto: amandinedeclercq@gmail.com